Comment ils finissent

Autor(en): **Guex, Benjamin**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 34

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-225387

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 34 — Samedi 26 août 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LO TRACTEU ET LO BAO

On fiéraud de tracteu desâi dinse à 'n'on bâo :
« Poûro maillî, sé pas quemet te pâo
Ao païsan tè craîre util' oncora !
Vâi-to, la moûda, âo teimps d'ora,
L'è lo tenotmobile et pu l'è lo tracteu.
Cein fuse quemet la vapeu.
Cein l'è vi, cein l'è fort, et pu cein l'è robusto.
Rein pâo lâo z'arrevâ. Tot s'acchoune tant justo
Et clliâo machine vant tant châ
Que vant déguenautsî ti lè vîlhio z'appliâ.
Lè tsevau et lè bâo l'è dâi vîlhie quinquerne
Que sarant âo rebut tot quemet lè giberne,
Lè z'épaulette, lè quièpi,
Le tâise, lè pouce et lè pî
Ao dzo de vouâ faut dâo novî.
— Dâo novî ! fâ lo bâo. Lè pe vîlhio z'affére
Por té vâliant pas onn' istiére :
Tot cein, por tè, l'è bon à mèpresî
Tot parâi que dâo pan mousî.
Mè, mè seimbllie que su sta terra
Sè faut pas bragâ. La misère
L'a on blliesson por ti :
Se n'è blliet, l'è pourri.
Clli qu'a jamé rein zu n'a pardieu qu'à atteindre.
Lo novî, lo galé pâo pas adî preteindre
D'ître tot dâo long esparmâ,
Lo resto ître condanâ
A crèvâ sein pedhî, sein pouâi reindre serviço.
Clli que seimbllie lo moins per ice,
Lo pllie maillî, lo pllie bétor,
Quand sè dèvenera on dzor
A bin pllie fin que li pâo ître util' à oquie.
— Te crâi cein, gros pansu ? — Mâ, porquie
Pas. — L'è lo premî coup qu'on arâi yu on bâo
Util' à 'n'on tracteu. N'î-to pas vergognâo
De dere dinse dâi z'affére ?
— Clli qu'a pas vu pâo adî vère !
— Rein dâo tot ! — On sâ pas. Onn' idée de bâo
Mè dit que ne faut pas ître trâo orgolhiâo.
— Botsâ ! — T'eincolèréye pas, sâi sadzo ! »
Po lâi montrâ, de radzo
Lo tracteu l'a voliu on bocon sè gonclliâ :
On oût onna brison : Cllia... cllia... !
Et lo vaitcé tot détraquâ
Et pu allâ querî... lo mâdzo...
L'a faliu po menâ lo tracteu âo garâdzo
Appliièhi lo bâo dèvant li.
Noûtron tracteu n'ein menâve pas lardzo
Et l'utilo dâi doû l'ètâi bin lo maillî.

Marc à Louis.

COMMENT ILS FINISSENT

QUAND nous étions sur les bancs de l'école, on nous apprenait, entre autres choses, la célèbre loi chimique de la conservation de la matière : « Rien ne se perd, rien ne se crée... tout se transforme ! »

Que de fois, notre professeur nous l'a répétée cette loi !

Vous verrez, nous disait-il, quand vous poursuivrez vos études, que toute la chimie, toute la physique, toute la mécanique est basée là-dessus!

Ma foi, je n'ai pas poussé bien loin mes connaissances scientifiques et je n'ai pas pu contrôler, l'éprouvette à la main, si notre vénérable professeur avait dit vrai ! Mais cependant, dans la vie de tous les jours, je suis certain que vous aurez remarqué, comme moi, qu'en effet tout ce transforme ! Par exemple, vous, madame, qui êtes passée maîtresse dans l'art subtil et délicat de donner une forme « mode » à votre robe... de la saison dernière, vous qui savez en un tour de main rajeunir la ligne de votre chapeau... un coup de ciseau ici, une garniture là ! Et vous, madame, qui redonnez aux « restes » du repas de midi, cette apparence irrésistible d'un met bien « mijoté » ! L'art d'apprêter les restes !... Vous voyez bien que tout se transforme !

Et vous, monsieur, qui métamorphosez vos lames de rasoir en grattoirs, et les chambres à air de votre vélo... en ceintures de natation ! Et vous qui...

Laissons ! La liste serait trop longue...

Et puis, examinons un peu les enfants, ils nous dament le pion à tous, dans cet art de transformer les choses ! Je me souviens de la destinée héroïque d'un vieux « pilon » à pommes de terre que ma mère avait abandonné à l'un de mes frères. Un jour, on le trouva, à plat-ventre sous un lit, poussant des cris de perdu ! on se précipite à son secours :

— Que fais-tu là-dessous, avec ce pilon ?

— Mais laisse-moi... je fais la chasse au peccaris !

Et tenez, l'autre jour, je croise un petit bonhomme tout en sueur. Il portait deux énormes roulements à billes, et comme je le regardais, il me fait :

— Oh ! vous savez, on ne dirait pas... mais c'est lourd ! Il y a bien trois kilos !

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ?

— Oh ! ben, j'sais pas encore ! On essayera de faire une trottinette ou un petit char !

Et, prenant son courage à deux mains, il est reparti, avec ses trois kilos de roulements à billes ! je ne sais pas si vous voyez ce que c'est ? Généralement, ce sont des pièces d'automobiles, et ceux en question devaient provenir d'une superbe conduite intérieure... de grand luxe ! Les gosses font le tour des garages et comme le mécanicien ne sait plus que faire de roulements qui ont pris du jeu, il les leur donne :

— Tiens prends ça... et que je ne te revoie plus par là !

Alors, on rentre à la maison, et l'on se met à l'œuvre : deux lattes de bois avec un roulement à chaque bout, une planche clouée sur le tout, un bout de ficelle comme volant... et voilà la limousine prête à partir, à fond de train sur les trottoirs !

...Ne trouvez-vous pas... que rien ne se perd et que tout se transforme ! *Benj. Guex.*

Il y a certains cas... — L'homme est ainsi fait qu'il veut toujours avoir plus qu'on ne lui donne.

— Pas toujours ! Ainsi quand le tribunal lui donne six mois de prison !

C'est juste ! — Fin de conversation dans un salon:

— Quand chacun aura son aéroplane, dit ce bon Toupin, la philosophie y gagnera, car les caractères s'adouciront.

— Comment cela ? s'exclame-t-on.

— Dame, avouez que l'on s'habituera à passer pardessus bien des choses !

JAMAIS ON N'AVAIT RI AUTANT

IL y a de cela vingt-cinq ou trente ans — je ne saurais le dire au juste — l'excellente société littéraire lausannoise « La Muse » avait monté et joué une pièce humoristique, bien de chez nous et due à la plume de M. René Morax, l'auteur vaudois bien connu. Elle avait pour titre : *Les quatre doigts et le pouce* ou *La main criminelle*. Il y eut une bonne série de représentations à la Maison du Peuple et la salle fut chaque fois pleine à craquer, sans qu'il fut besoin de faire de la publicité.

Le titre pouvait laisser supposer qu'il s'agissait d'un sombre drame à faire frémir d'horreur. Ce fut précisément le contraire. La pièce était d'un comique tellement irrésistible, par le dialogue et par ses scènes inénarrables que, dès la première représentation, le succès fut énorme.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer que le dessus du panier des amateurs de littérature raffinée et de haute tenue se soit battu pour avoir des billets. Ce serait exagérer les choses. L'auteur avait fait une pièce à la portée de tout le monde, du peuple vaudois en premier lieu. J'entends bien ce peuple simple qui veut pouvoir comprendre ce qu'on lui présente. Il se laisse émouvoir assez facilement, mais il demande surtout qu'on le fasse rire, d'un bon rire franc qui part tout seul.

Or, foi de Rabelais, l'auteur avait réussi, en cela, au-delà de toute conception. Jamais encore la modeste salle de la Caroline n'avait retenti de pareilles « recâfées », de tels rires homériques et continus. A tel point que le public demandait grâce et suppliait les acteurs de lui laisser le temps de reprendre son souffle. On criait : « Arrêtez un moment ! On a mal au ventre, à force de rire ! » Les acteurs eux-mêmes, lors de certaines situations abracadabrantes ou de répliques particulièrement drôles, avaient beaucoup de peine à ne pas faire chorus avec le public qui, littéralement, se tordait. Et je ne voudrais pas affirmer que la concierge, le lendemain des représentations, n'aît pas dû employer de la sciure, afin de faire disparaître les traces visibles provenant de dilatations trop énergiques de tant de rates mises à une trop rude épreuve. Honni soit qui mal y pense !

Il est même fort probable que, pendant un certain temps, les médecins lausannois ont dû s'apercevoir d'une sérieuse diminution du nombre des consultations pour embarras gastriques, mauvaise fonction de la rate, cas d'hypocondrie et autres bobos du même genre, par suite des soirées de rires ininterrompus à la Maison du peuple. Le corps médical eût pu intenter procès en dommages-intérêts à M. Morax et à ses interprètes, pour concurrence déloyale. Au surplus, les personnes qui ont assisté à l'une ou l'autre de ces représentations et dont la mémoire est restée fidèle, devront avouer que mon récit, sous ce rapport, n'est nullement exagéré.

Je ne me souviens plus que d'une faible partie des scènes de la pièce. Il y était question d'un crime. L'empreinte d'une main devait révéler le criminel, mais cela était tout à fait accessoire. Dans l'idée de l'auteur, il s'agissait de présenter au public les péripéties mouvementées par lesquelles une « Dramatique » de village avait à